

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Entre le noir de l'ignorance et le blanc du savoir : l'arc-en-ciel de l'éternité

Brigitte Purkhardt

Number 92, Winter 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37883ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Purkhardt, B. (1998). Entre le noir de l'ignorance et le blanc du savoir : l'arc-en-ciel de l'éternité. *Lettres québécoises*, (92), 10–12.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Entre le noir de l'ignorance et le blanc du savoir :

l'arc-en-ciel de l'éternité

Quand un lecteur pénètre dans l'univers imaginaire d'un auteur, il y a souvent un détail qui l'accroche d'emblée et le guide ensuite dans son exploration.

PROFIL
Brigitte Purkhardt

POUR MA PART, QUAND JE SUIS ENTRÉE DANS L'ŒUVRE de Yolande Villemaire, j'ai été frappée par la constance du langage chromatique qui s'y déploie. Avec la même perspicacité avec laquelle choisit les mots devant donner leur sens aux phrases, l'écrivaine enlumine sciemment ses images. Ce qui accentue le relief des choses et rehausse l'éclat des êtres. À l'instar de la garde bigarrée des dragons de *Rose Sélavy à Paris*¹, ses personnages font face à leur manière au jaune de l'écriture, au bleu du mouvement, au mauve de la parole, à l'or de la vérité. Et plus souvent qu'autrement au rouge de la passion, du désir, de la violence, et au vert de l'angoisse, de la peur, de la haine. L'âme, l'infini, le bonheur, eux, sont des arcs-en-ciel. Mais pas autant que la mutation qui est « tellement de toutes les couleurs qu'il faut l'inventer² ». Quant au rose, traditionnellement féminin, Yolande Villemaire en teinte ses lentilles et ses objectifs, indiquant ainsi sans ambages que c'est un point de vue de femme qu'elle défend dans sa démarche littéraire. La présentation de ses complices de *Rose Sélavy* en témoigne : « Chacune d'entre nous est une jeune femme rouge toujours plus belle, une femme de désir, une fille de feu à la recherche de l'essentielle en elle³. » Le noir et le blanc ne sont pas entièrement négatifs toutefois. L'ignorance peut engendrer une quête, et le savoir pousser au dépassement. Il n'en demeure pas moins que « les Filles et les Fils du Soleil et de la Lune » ne cessent d'affronter « les forces du noir-et-blanc qui anéantissent la couleur du temps⁴ ». Ce combat contre les extrêmes s'exprime avec force chez Yolande Villemaire, qui jamais cependant ne condamne la dualité. Car, si l'auteure ne sombre pas dans le dualisme, elle ne tarde pas à s'épanouir dans une bienheureuse *dualitude*. « Tout est androgyne⁵ » selon la septième loi de Mercure. Tout est nuance dans cette œuvre qui touche autant le tréfonds de la conscience que les confins de l'univers. Il n'y a qu'à tendre l'oreille à ses voix secrètes, qu'à suivre les voies sinueuses de ses pérégrinations.

Que ce soit dans le refuge d'un espace intime ou dans les soubresauts d'une odyssée cosmique, Yolande Villemaire lance ses narratrices à la

recherche de leurs « je » et de leurs « autres » enfouis dans le labyrinthe d'une mémoire tour à tour individuelle et collective, nationale et cosmopolite, profane et sacrée. En résultent des textes pluriels, polyphoniques, éclatés. D'architecture complexe. De niveaux de signification multiples. Très postmoderne en somme ! Il ne suffit pas de les lire : il convient de les déchiffrer. Comme les messages des hiéroglyphes. Comme les énigmes du Sphinx.

De prime abord, ces créations se distinguent par la variété des genres littéraires qu'elles couvrent. On y trouve des romans, des récits, de la poésie et des textes dramatiques de performances théâtrales et de pièces radiophoniques. Quant à l'essai, il se glisse en maints endroits dans tout ce qui est prose, sous une forme très libre, alliant le ton intimiste des pensées à la verve endiablée de la critique. Tous les autres genres exploités jouissent d'ailleurs d'une licence analogue.

La production romanesque débute avec *Meurtres à blanc*⁶, un « roman policier pour rire » mettant en situation, sur un mode rocambolesque, les aventures d'une espionne dépassée par les événements, avant de l'être par l'héroïne de papier qu'elle invente « en attendant que quelqu'un ou quelque chose vienne [la] délivrer⁷ ». Dès le premier ouvrage apparaissent quelques constantes de l'œuvre globale : les stratagèmes du dédoublement, la fonction salvatrice de l'écriture, les chassés-croisés du réel et de l'imaginaire. Puis vient *La vie en prose*⁸, désormais un classique du courant postmoderne québécois, un « roman-gigogne en expansion vers son point de fuite⁹ » tel qu'il est perçu par la narratrice « en chef ». Car elles sont plusieurs — toutes écrivaines passionnées et responsables d'une maison d'édition — à enchâsser leurs expériences les unes dans les autres, à écrire les unes sur les autres, célébrant la vie en « rose » lorsque brassée dans le creuset de l'art et régénérée par des valeurs féminines. Un roman



délinant et intelligent. Audacieux sur le plan stylistique. D'une grande richesse culturelle et métaphysique. Paraît ensuite *Ange Amazone*, une vertigineuse incursion dans la nuit des temps, de l'Atlantide à Montréal, entre Lucifer et Gabriel, en quête d'un passé millénaire capable de colmater les failles du présent. *La constellation du Cygne*¹⁰ prolonge et précise pareille hardiesse à travers le personnage de Celia Rosenberg, qui vit une passion folle à Paris, le grand amour en Pologne, auprès de deux hommes liés à son sort de siècle en siècle, et à cause desquels elle se consume dans un four d'Auschwitz en 1944, pourtant sereine grâce à la foi en un amour plus fort que la mort et en la vie plus puissante que le néant « partout sur la terre, dans d'autres corps [...] et dans d'autres galaxies¹¹ ». Après ce tableau impressionniste d'un destin singulier suit la chronique réaliste d'une époque plus familière vécue par l'héroïne éponyme de *Vava*, de 1968 à 1986, avec des retours en arrière sur son passé proche et lointain. Portrait très juste et très fin de la génération des *baby-boomers*, de leurs espoirs et de leurs désillusions, de leurs *trips* sexuels et psychédéliques, de leurs quêtes spirituelles et artistiques dans un monde réfractaire au sacré et à l'art. Au cours d'un épisode, Vava assiste à un spectacle axé sur Shiva, le dieu de la danse. C'est autour de ce motif que s'est construit le dernier roman de Yolande Villemaire, *Le dieu dansant*¹², dont l'action se

déroule dans l'Inde du XI^e siècle. Shambhala, le plus jeune fils d'un ministre, s'y fait broyer les jambes par son père pour avoir refusé d'abandonner un art réservé aux femmes : la danse sacrée. Devenu un infirme rampant au corps bouffi de graisse, il se console en se racontant à un auditoire séduit par son brio, jusqu'à ce que son karma lui rende la légèreté dans les bras de Shiva, son seigneur. Yolande Villemaire a vécu plus d'un an dans un ashram avant d'écrire ce roman. Elle a su s'imprégner de l'âme des lieux, des fluides du temps, des mentalités d'une culture peu connue et, surtout, elle a réussi à en transposer la réalité spécifique à l'intérieur d'une réalité plus vaste. En effet, que de ravages a pu causer la loi des pères depuis longtemps, et que de miracles continue d'accomplir la parole de ceux que la vie a brisés ! Le roman se termine sur la description de l'état d'âme du père coupable, transformé en ermite, que pénètre une *céleste tristesse*. Ce sera précisément le titre d'un ouvrage publié deux ans plus tard. Un superbe récit sur l'identité des « sang-mêlé aux noms de fleurs et de petits fruits¹³ » que sont les descendants américains de ces reines en robe de pierre qu'interpelle dans le jardin du Luxembourg une narratrice avide « d'exhumer du rêve le *Vaisseau d'Or*¹⁴ » de son destin collectif.

En ce qui concerne la poésie, elle serre de près la production romanesque qu'elle suit parfois comme une ombre ou qu'elle précède en éclairer. Avec un clin d'œil à *Meurtres à blanc*, un policier iconoclaste, *Machine-t-elle*¹⁵ mitraille à bout portant les canons d'une poésie orthodoxe. *Que du stage blood*¹⁶ débute avec les mots « la vie en prose » trois ans avant la parution du roman qui porte ce titre. La polyphonie s'y observe déjà à l'intérieur d'une très curieuse alternance de voix : des poèmes assez courts théâtralisés par de longs commentaires évoquant des didascalies. Le parallélisme textuel se poursuit dans *Terre de mue*¹⁷, à l'intérieur d'une mutation de l'écriture qui glisse vers une

musicalité plus soutenue, vers une vision kaléidoscopique de l'existence. *La vie en prose* n'est plus loin... *Du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel*¹⁸ ainsi qu'*Adrenaline* combinent prose et poésie avec un regard sur les hémisphères gauche et droit du cerveau, l'un alimentant la raison, l'autre l'imaginaire. Notre appréhension du monde s'en ressent... Si le côté réel du réel des choses ne permet d'entrevoir que leur apparence, le côté hiéroglyphe en dévoile au contraire l'essence. L'entrelacement de la pensée et du fantasme, du connu et de l'inconnu, du simple et du complexe, persiste et signe *Les coïncidences terrestres*¹⁹, *Jeunes femmes rouges toujours plus belles*²⁰, de même que *Quartz et mica*²¹. En outre, ces trois textes renvoient par moments au personnage de Celia Rosenberg, comme pour exorciser cette peur panique que l'auteure a éprouvée pendant la rédaction de *La constellation du Cygne*, tel qu'elle l'avoue dans *Rose Sélavy*, une performance créée avec la collaboration de treize autres écrivaines, transportées pour la circonstance dans l'espace-temps de Celia, à Paris, le 28 octobre 1941. Enfin, *La lune indienne*²² laisse entrevoir la symbiose de l'Orient et de l'Occident par la magie de mots français traduisant le savoir du sanscrit, alors que dans *Les murs de brouillard*²³ ce sont des parcelles du Rêve amérindien que le sommeil extirpe de la tente tremblante des songes. Existe également une édition sonore intitulée *La montée des Anges*²⁴, qui regroupe des poèmes de Yolande Villemaire récités par l'auteure. À l'écoute, on constate la théâtralité de son écriture dans le rythme, la sonorité, le souffle d'une parole autant conçue pour être dite qu'être lue.

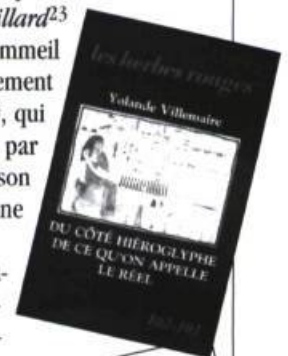
Cette habileté profite, bien sûr, à la production dramatique. Outre la dimension incantatoire de la performance *Rose Sélavy à Paris*, les pièces radiophoniques exploitent au maximum les vertus de la langue parlée. En particulier *Belles de nuit*²⁵, une des trois pièces publiées sous ce titre, qui met en situation des téléphonistes de Bell Canada en relation avec leurs clients nocturnes. Les vrais personnages en sont donc des voix « vêtues » de diverses tonalités : voix rauque, voix chaude, voix traînante, accent polonais... Quoi de mieux adapté aux exigences du médium radio ?

Sans doute sensible au fait que le médium soit le message, s'il faut en croire McLuhan, Yolande Villemaire apporte beaucoup de soin à la conception matérielle de ses livres. On n'a qu'à s'arrêter aux premières de couverture toujours composées dans l'esprit du propos de l'ouvrage. Par exemple, les photomontages de nature aussi hétéroclite que les œuvres : des pyramides du désert plantées au milieu de buildings urbains, des gratte-ciel frôlés par des soucoupes volantes, le Sphinx avec la tête de Greta Garbo (une œuvre de C. Sinclair Bull) ou le petit ange de neige (de J. Cornell) omniprésent dans le corps du texte d'*Ange Amazone*. Il y a aussi cette belle photo de l'auteure « déguisée » en Celia Rosenberg, dont la toilette n'est pas sans rappeler celle de Marcel Duchamp campant son *alter ego* féminin — *Rose Sélavy* — photographié par Man Ray. S'y devine le lien puissant et obscur qui unit un créateur à sa créature...

Dans l'œuvre de Yolande Villemaire, les personnages assurent d'une certaine façon la cohésion organique d'un univers dont les éléments, malgré l'attraction exercée par le cosmos environnant, demeurent



que du stage blood
yolande villemaire



soumis à la loi d'un éternel recommencement ici-bas. Initiée à la spiritualité orientale, l'auteure examine avec curiosité tous les possibles de la métempsycose qui tranchent tellement avec les limites sceptiques et matérialistes de l'Occident. Elle plonge par conséquent ses personnages dans l'expérience de vies antérieures pour mieux décrypter les arcanes du présent indubitablement tributaire du passé. Ils voyagent donc d'une œuvre à l'autre — comme les âmes transmigrent dans le temps — entourés toujours des mêmes complices grâce auxquels ils peuvent revivre leurs erreurs avec l'espoir de s'en délivrer. L'enfer, c'est les autres ? Pas du tout ! Les autres sont le karma...

Parmi ces personnages resplendit la cohorte des femmes : héritières des Atlantes, amazones, sorcières, courtisanes d'antan, de nouveau soudées les unes aux autres dans le réseau indéfectible de la sororité. Puis s'imposent les hommes qu'elles ont dans la peau et dans le cœur. Ils sont de plusieurs espèces. Il y a l'amant-jumeau, l'ami dévoué, le complément indispensable à l'équilibre. L'amant-sorcier qui subjugué et tourmente, tel l'instrument d'un quelconque châtement. L'amant-mage qui rayonne d'amour mais sans cesse se dérobe, aussi inaccessible que le salut. Sans oublier tous les cavaliers de passage dont les étreintes rappellent qu'il « n'y a rien de plus beau que l'amour sexuel, que c'est une capsule neurologique dans l'hémisphère du silence [...] »²⁶.

Car les rapports ambigus qu'entretiennent ces héroïnes avec les hommes n'entraient en rien leur immense appétit charnel confondu à leur intarissable soif de vivre, malgré le mal, l'absurde et la menace d'une apocalypse éventuelle.

*L'amour est la substance même de l'espace-temps. L'amour est l'intense du feu [...], c'est la règle du jeu, selon l'une d'elles. Nous sommes en train de créer l'éternité d'un nouveau soleil. Nous nous amusons à devenir réels*²⁷.

Pour Yolande Villemaire, la passion d'écrire exerce aussi un tel pouvoir sur le monde.

« J'écris un livre-machine pour décoder notre réalité²⁸ », dit la narratrice de *Jeunes femmes rouges toujours plus belles*. Chacune des

pages de ce poème d'amour se termine par ce leitmotiv dont seul le verbe change comme la réalité change par la magie du verbe. Le décodage du réel n'est alors qu'une des étapes de ce périple haut en couleur que constitue la pratique de l'écriture. D'autres escales jalonnent l'expédition du livre-machine. Comme celles de nommer le réel pour en éclairer les pistes et en entendre les rumeurs. De le capturer afin d'en traduire les énigmes et d'en maîtriser les rouages. De le réaliser parfois. De le sauver souvent. Même en plein orage. Jusqu'à le transmuter dans la lumière irisée de l'éternité qui « est un arc-en-ciel. Après la pluie, le beau temps²⁹ ».

1. Montréal, La Pleine Lune, 1984, p. 32-33.
2. *Adréraline*, Saint-Lambert, le Noroît, 1982, p. 98.
3. *Rrose Sélay à Paris*, op. cit., p. 32.
4. *Adréraline*, op. cit., p. 126-127.
5. *Ange Amazone*, Montréal, Les Herbes rouges, 1982, p. 82.
6. Montréal, Guérin, 1974 ; TYPO, 1985.
7. *Ibid*, TYPO, p. 42.
8. Montréal, Les Herbes rouges, 1980 ; TYPO, 1985.
9. *Ibid*, Les Herbes rouges, p. 250.
10. Montréal, La Pleine Lune, 1985 ; TYPO, 1986.
11. *Ibid*, La Pleine Lune, p. 178.
12. Montréal, l'Hexagone, 1995.
13. *Céleste tristesse*, Montréal, l'Hexagone, 1997, p. 13.
14. *Ibid*.
15. Montréal, Les Herbes rouges, n° 22, 1974.
16. Montréal, Cul Q, 1977.
17. Montréal, Cul Q, 1978.
18. Montréal, Les Herbes rouges, n°s 102-103, 1983.
19. Montréal, Pleine Lune, 1983.
20. Montréal, *Lèvres urbaines*, n° 8, 1984.
21. Trois-Rivières/Paris, Écrits des Forges/Le Castor astral, 1985.
22. Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994.
23. Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997.
24. Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1995.
25. Montréal, Les Herbes rouges, 1983.
26. *Du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel*, op. cit., p. 24.
27. *Ibid*., p. 46.
28. *Jeunes femmes rouges toujours plus belles*, op. cit., p. 12.
29. *Adréraline*, op. cit., p. 127.



Le Groupe Scabrini
a le plaisir d'annoncer
le mariage de deux
entreprises
passionnées
du livre.

L'imprimerie d'édition Marquis et AGMV L'imprimeur deviennent :
AGMV Marquis Imprimeur inc.
et continuent de vous offrir les services d'une équipe
dynamique, innovatrice, dont les produits sont le reflet
d'une démarche de qualité sans compromis.

Quels que soient vos besoins en imprimerie...
laissez-nous vous faire une proposition!

IMPRESSION DE LIVRES
COURT ET MOYEN TIRAGES
COULEUR ET NOIR ET BLANC



1 - 8 0 0 - 3 6 3 - 2 4 6 8 (4 1 8) 2 4 6 - 5 6 6 6